

JEAN-MICHEL CONFAITS

BERTRAND
DU GUESCLIN EN
ESPAGNE

1365 – 1369

Roman historique

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-800-8

Dépôt légal : novembre 2023

Avant-propos

La France de la défaite de Poitiers au traité de Brétigny

Après la défaite de l'ost royal, le 19 septembre 1356, face aux Anglais, la France était au plus bas, et son roi fut prisonnier du prince noir puis d'Édouard III. C'était le complet désarroi dans le pays. Il n'y avait plus de souverain et surtout plus d'argent. Les caisses étaient vides, car cette expédition avait coûté cher à la France. L'anarchie s'installa dans Paris avec Étienne Marcel et la Jacquerie dans tout le royaume. En 1358, Charles, le régent de France, s'opposa au premier traité de Londres qui comprenait une forte rançon pour la libération de son père, la cession de presque la moitié de la France et le maintien des prétentions du roi d'Angleterre sur la couronne de France. En 1359, le roi d'Angleterre durcit les termes lors du deuxième traité de Londres. Finalement, le régent se décida à accepter les conditions, mais les États généraux les refusèrent. Ils expliquèrent en quelques mots leur refus : « Ce traité n'est ni passable ni faisable ». Édouard III, frustré, prit cette réponse comme une déclaration de guerre. Il débarqua à Calais avec une forte armée qui fut rejointe par des milliers de mercenaires. En représailles, Charles ordonna la tactique de la terre déserte et de la guerre d'escarmouches. Ne pouvant pas prendre Paris et, donc, la couronne des rois de France, les Anglais arrivèrent épuisés et affamés à Chartres. Lors d'un violent orage de grêle puis des pluies diluviennes, son armée fut décimée. Il se décida à signer la paix avec le régent et imposa le terrible et fâcheux traité de Brétigny du 8 mai 1360. Édouard III rentra en Angleterre, mais avant, il licencia son armée de mercenaires. Ils venaient, d'horizons différents, de la Provence, des Pyrénées, de la Gascogne, de la Bretagne, de la Normandie, du Brabant, de la Flandre, du Hainaut et de bien d'autres régions. Il y avait, aussi, des mauvais Français qui s'étaient appauvris par les guerres. Ils

restèrent dans le royaume de France, pour la simple raison que certains duchés et comtés regorgeaient de richesses. Ils infestèrent les routes reliant Paris à la Normandie, à l'Orléanais, à la Brie, à la Champagne et à la Beauce. Plus au sud, ils se jetèrent sur la Bourgogne, l'Auvergne et le Lyonnais dont ils firent leur quartier général. Ces routiers étaient désignés selon leurs origines géographiques ou leurs tenues comme les Allemands, les Aragonais, les Brabançons, les Gascons, les Hennuyers du Hainaut, les Navarrais et bien d'autres. Ils se rassemblèrent autour de bandes. Ils accaparèrent indûment des châteaux des seigneurs et s'installèrent, pour longtemps, dans les places fortes qu'ils fortifièrent. Les abbayes, reconquises pour regorger de richesse, furent envahies et les ecclésiastiques tués.

Jean II le bon, mourut le 8 avril 1364 à Londres. Son fils Charles V fut couronné roi de France le 19 mai 1364 grâce à l'intervention de Bertrand du Guesclin à la bataille de Cocherel contre les troupes de Charles II de Navarre, un des prétendants au trône de France. Affaiblie, par tant de guerres et de misère, tout doucement, la France se releva de ses ruines grâce à une politique économique stricte de son roi. La paix, la joie et l'abondance réapparurent. Il fut surnommé le sage.

Un problème récurrent existait, pourtant en France, les mercenaires. Le pays en était infesté. Ces routiers menèrent bon train aux dépens des moines et des seigneurs qu'ils tuaient ou rançonnaient. Ils se moquaient de la morale et de la religion. Pour eux, il n'y avait nul frein, nul droit et nulle autorité. Leurs nombres grandissaient sans cesse. À l'appel du gain, d'autres pauvres paysans ou petits nobles, sans bien, arrivaient de la Lorraine, de Champagne et des Trois-Évêchés¹. Leurs effectifs grossissaient de jour en jour. Ils se regroupèrent et formèrent les Grandes Compagnies. On les appelait aussi les Tards-Venus. Le royaume de France ne pouvait pas lever l'ost contre eux, car les finances ne le permettaient pas. Le roi ne pouvait pas non plus les enrôler. Cela aurait coûté

1 Les Trois-Évêchés comprenaient les trois villes de Metz, Toul et Verdun et leurs dépendances respectives, ainsi que le temporel des évêques de ces trois villes et le temporel des chapitres cathédraux.

trop cher. Ils devenaient de plus en plus puissants et étaient très bien organisés. Des chefs aguerris comme Séguin de Badefol, Petit Meschin, Bernardon de la Salle², Croquart³ et bien d'autres encore, les commandaient. Certains capitaines des mercenaires étaient anglais comme John Hawkwood⁴, Hugues Calveley et Robert Knolles. Jean II le bon, tenta de leur opposer une armée commandée par Jacques de Bourbon, comte de La Marche⁵. Elle fut sévèrement défaite à Brignais en avril 1362. Le comte mourut sur le champ de bataille.

En 1364, Charles V les réunit. Il proposa à leurs chefs, premièrement, de venir en aide au roi de Hongrie, Louis I^{er}, membre de la maison capétienne d'Anjou-Sicile, en guerre contre les Turcs en Valachie. Il leur expliqua que tout serait payé par les Hongrois, vivres, voyages et argent. Ils refusèrent d'être exposés aux périls d'un si long voyage. Le roi songea à une deuxième expédition. Il leur suggéra de se joindre à la croisade du roi de Chypre, Pierre de Lusignan, membre de la famille Poitiers-Lusignan, contre les infidèles d'Alexandrie. Cette idée n'eut pas plus de succès que la première. Une demande inattendue vint d'Espagne, plus précisément de Castille. Henri de Trastamare, écarté du pouvoir par son demi-frère don Pèdre⁶ le cruel, implora l'aide du roi de France et du pape pour récupérer la couronne. De plus, ce félon avait lâchement assassiné sa femme, Blanche de Bourbon, belle-sœur du roi de France. Une idée germa dans l'esprit de Charles V : envoyer ces scélérats en Castille avec Henri de Trastamare.

2 (1339 – 1391) originaire du diocèse d'Agen, chef routier, est le seigneur de Figeac, de Mornas, de Caderousse, d'Oppède, de Malaucène, de la Tour-de-Canillac et de Mas-Blanc (à Saint-Rémy-de-Provence).

3 C'est un célèbre aventurier allemand du XIV^e siècle. Il fut le chef d'une troupe d'armes qui s'est livrée au brigandage durant la trêve de Malestroit, en Bretagne, et participa au combat des trente.

4 (1323 – 1394) est un mercenaire anglais considéré comme l'un des premiers condottiers des temps modernes.

5 (1321 – 1362) comte de La Marche de 1342 à 1361, comte de Ponthieu de 1351 à 1360 et connétable de France de 1354 à 1356. Il est un arrière-petit-fils du roi de France Louis IX et l'ancêtre à la 7^e génération en lignée masculine du roi Henri IV.

6 Pierre I^{er}, roi de Castille et de Léon, dit le cruel fut surnommé don Pèdre par sa barbarie, sa lâcheté et sa soif de sang par les historiens

Mais, les mercenaires voulaient être commandés par un chef du royaume de France et non, par un Castillan. Ils hésitèrent encore à partir. Qu'avaient-ils à gagner d'aller en Castille ? Le pape n'arrangea rien, car le 5 avril 1365, il leur envoya une bulle d'excommunication.

Il faut à Charles V un meneur d'hommes, un vrai chef de guerre.

Le roi, satisfait, avait trouvé la solution pour expédier ces mercenaires hors du royaume de France, mais il leur fallait un vaillant et valeureux guerrier, bref, un vrai chef de guerre.

Seul, dans sa chambre de l'hôtel Saint-Pol, il pense : « Un noble ou un prince, impossible. Il ne serait ni reconnu ni obéi. Je ne vois qu'un homme qui pourrait les commander, Bertrand du Guesclin. L'année dernière, il a été victorieux des Navarrais de Jean de Grailly, le captal de Buch à Cocherel. Il a libéré Paris en prenant les forteresses de Melun, de Meulan, de Mantes, et de Rolleboise, en amont et en val de la capitale, à Charles II de Navarre pour libérer le commerce sur la Seine. Un avantage de plus, il est adulé de ses hommes, en particulier, de ses Bretons qui l'entourent vaillamment et chaleureusement. Il est respecté, aussi, des malandrins et des mercenaires des Grandes Compagnies qu'il a déjà employés. Leurs capitaines le citent, souvent, comme un chef de guerre exemplaire. Mon idée est excellente, mais Bertrand du Guesclin est prisonnier des Anglais après la bataille d'Auray de septembre 1364 qu'il ne commandait pas, d'ailleurs. Je dois payer sa rançon pour conduire mon plan à la réussite et, enfin, me débarrasser de ces mécréants qui ravagent le royaume. »

Introduction

Je ne reparlerais pas, ici, de la vie de Bertrand du Guesclin, car d'autres l'ont parfaitement rédigée. Je ne ferais que reprendre les écrits des chroniqueurs du moment comme Cuvelier et Froissart, ainsi que les biographies des historiens d'aujourd'hui, comme Georges Minois, Thierry Lassabatère et bien d'autres. Par contre, je n'oublierai pas de citer les médiévistes, les professeurs, docteurs et autres agrégés d'histoire du XVII^e et XVIII^e siècle qui m'ont aidé à écrire ce roman historique de l'histoire. Il cible une période bien particulière de la vie de Bertrand du Guesclin qui l'emmènera vers la plus haute marche dans la hiérarchie militaire, connétable de France : la période espagnole (1365 – 1369). « On n'invente pas l'histoire d'un pays ou d'un homme, on la narre. »

Bertrand du Guesclin, l'incontournable

Si l'on excepte Saint-Louis, Jeanne d'Arc et Bayard, Bertrand du Guesclin fut peut-être le plus populaire des personnages du Moyen Âge et le plus grand chef de guerre français de son siècle.

Laid, mais doué d'une force herculéenne, il était originaire de la petite noblesse bretonne. Il conquiert, à la pointe de son épée, tous les échelons de la hiérarchie militaire. De simple écuyer, en passant par lieutenant d'escorte puis capitaine de garnison, il devint, en fin de carrière, connétable de France. Il s'était mis au service des plus grands de son époque, Charles de Blois-Châtillon, prétendant au duché de Bretagne, les rois de France, Jean II le bon et Charles V le sage, ainsi que le roi de Castille, Henri II, sans autre ambition que de servir uniquement son roi ou son prince. Sur les champs de bataille, il respectait ses adversaires qui le combattaient loyalement. Par contre, il méprisait les félons. Il leur faisait payer cher leur trahison en allant même à les faire pendre, si cela se justifiait.

En lui, aucune ambiguïté. La clarté ou la limpidité d'esprit était un des traits majeurs de son caractère. C'était, simplement, un guerrier, un chevalier du Moyen Âge dans toute sa splendeur. Il respectait les ordres reçus à la lettre. Il savait se faire écouter aussi bien des nobles et des princes, pour son esprit chevaleresque, que des malandrins, pour sa rouerie et ses ruses. Rien qu'aux cris : « Notre-Dame, Guesclin », il suscitait un enthousiasme démesuré et une exaltation dans son armée. Par contre, il provoquait une peur bleue chez ses ennemis qui allait jusqu'à leur fuite. À ces mots, tous savaient que leur général était au milieu d'eux, pour aller au combat. Alors, dans les batailles, ses hommes redoublaient de force et de hargne. Sa popularité fut aussi grande à l'étranger qu'en France. Il libéra notre pays du joug anglais. En 1380, l'année de sa mort, les Anglais n'occupaient plus que quelques ports comme Bayonne, Bordeaux, Brest, Cherbourg et Calais. On écrivit lors de la reconquête des territoires en 1369 : « Charles V était la tête et Bertrand du Guesclin, son bras armé. » Il fut, plus qu'un héros, un sauveur du royaume de France.

Son ascension dans la hiérarchie militaire avant son départ en Castille.

Aîné d'une fratrie de six filles et quatre garçons, Bertrand du Guesclin, dès son plus jeune âge, était un « bagarreur ». Il organisait des tournois et des batailles rangées, au lieu d'aller à l'école, avec ses compagnons de jeu qui étaient de petits nobles comme lui, des fils de paysans et de serfs. De suite, il s'imposa comme leur chef.

En 1341, tout changea. Il rentra tout doucement dans la grande histoire de son siècle. C'était un Breton dans le cœur et dans l'âme. Le duc de Bretagne, Jean III le bon mourut sans laisser de descendance. Mais, avant de trépasser, il choisit sa nièce de sang, Jeanne de Penthièvre, comme héritière du trône des ducs de Bretagne. Le demi-frère de Jean III, Jean de Montfort, refusa cette décision. Il réclama, aussi, le pouvoir. « La guerre de succession des ducs de Bretagne » était déclarée. La famille du Guesclin dut prendre position pour l'une ou pour l'autre. Bertrand du Guesclin et son père choisirent de

se ranger sous l'égide de la comtesse Jeanne de Penthièvre et de son mari Charles de Blois-Châtillon. Il entra en clandestinité quand Jean de Montfort décida de s'allier aux Anglais qui entrèrent en Bretagne dès 1342. Partisan de Charles de Blois, il se réfugia dans la forêt de Paimpont, l'antique forêt de Brocéliande, entre Vannes et Rennes. Il y mena une vie de chef de bande. Ses compagnons de guerre étaient ses anciens compagnons de jeu, mais aussi des petits nobles sans patrimoine. Il commanda, alors, une cinquantaine d'hommes. Il fut surnommé « le dogue de Brocéliande ». Il s'attaquait aux convois de ravitaillement anglais. Une fois, il assiégea un château fort, occupé par les Anglais, la forteresse de Fougeray. Il dépouillait les chevaliers anglais qui traversaient la forêt. Ainsi, à sa manière, il entretenait l'insécurité dans les rangs anglais. Pendant quinze ans, il se tailla une solide réputation de chef de bande par ses guets-apens, ses embuscades et ses coups de main.

Puis, sa carrière de militaire évolua. Il sortit de l'ombre. En 1354, il sauva de l'attaque des Anglais de Hugues Calvey, le maréchal Arnoult d'Audrehem, lieutenant général de Normandie pour le roi de France au château de Montmuran.

En 1356, venu en aide à son parrain Bertrand de Saint-Pern et ses amis au siège de Rennes par les Anglais, il y gagna en notoriété. Charles de Blois, pour le récompenser, l'adouba chevalier. Il lui octroya en pleine propriété la seigneurie de la Roche-Derrien dans le comté de Penthièvre pour sa bravoure et sa combativité.

Sa carrière était lancée. Jean II le bon, roi de France, l'enrôla dans son armée ainsi que ses compagnons d'armes aux côtés de Pierre de Villiers, capitaine de la garnison de Pontorson. Ayant besoin de ce dernier à Paris, le régent Charles le nomma capitaine des garnisons de Pontorson et du Mont-Saint-Michel. Il commanda, alors, une centaine d'hommes.

L'année 1364, tout s'accéléra. Charles, le régent s'appuya sur ce chef de guerre pour imposer son pouvoir. Melun, Rolleboise, Meulan et Mantes furent des succès remportés sur les Navarrais. Paris fut libéré au sud comme au nord de la Seine. Le commerce put reprendre entre Harfleur et Paris.

Par sa bravoure et sa loyauté, Bertrand du Guesclin gagna l'estime du futur roi de France. Il bascula dans la notoriété grâce à sa victoire sur les Navarrais à la bataille de Cocherel, en mai 1364. En effet, Charles II, roi de Navarre, ordonna à son général, Jean de Grailly, le captal de Buch, de lever une armée afin d'empêcher le sacre du régent Charles à Reims. Non content de sa victoire, il fit prisonnier le capitaine navarrais. Les Français reprenaient de l'espoir. Maintenant, ils avaient un chef de guerre. Un événement, pourtant fâcheux, aurait pu nuire à sa réputation, mais il n'en fut rien. En effet, Charles de Blois mourut à la bataille d'Auray le 29 septembre 1364. Bertrand du Guesclin fut emprisonné. On l'envoya à la forteresse de Niort sous la garde de son homologue anglais, John Chandos.